

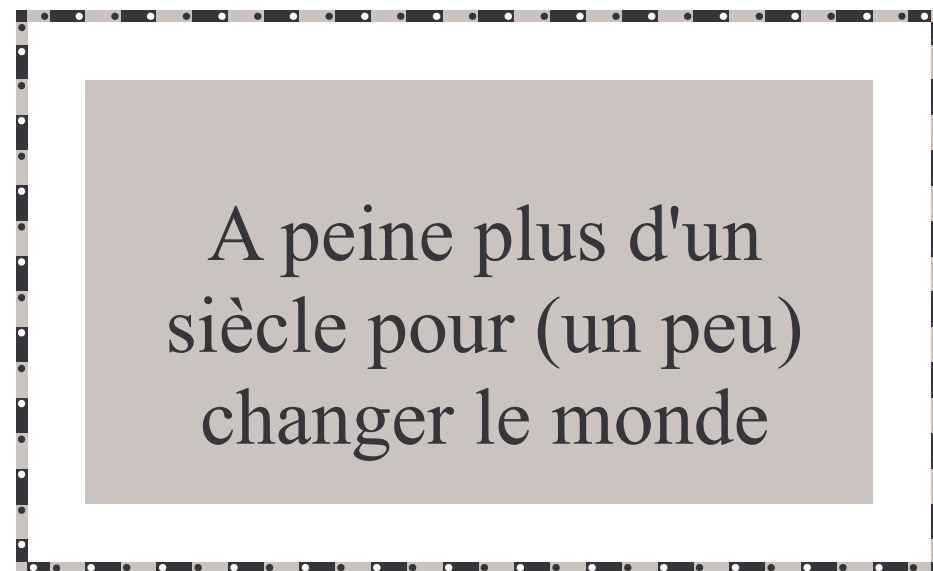
Pour plus d'information:

http://www.esperanto.net/info/index_fr.html
(page centrale de départ sur l'internet pour les francophones)

http://groupes.wanadoo.fr/groups/langues_vertes
(liste de discussion orientée vers les sympathisants de l'écologie politique)

<http://esperanto-charente.org>
(et suivre les liens de ce site)

... ou bien encore taper "espéranto" (avec ou sans accent) dans Google



*Réflexion sur la situation linguistique
actuelle, ses enjeux culturels, démocratiques
et politiques*

Résumé

1) Quand, parmi des milliers de langues, certaines sont « plus égales » que d'autres

Le débat qui n'a toujours pas eu lieu

La politique de l'autruche: contrairement à d'autres sujets de société, le débat sur la question linguistique est en majeure partie esquivé par les "décideurs".

L'imaginaire collectif et la réalité

L'utilisation d'une langue étrangère n'est pas anodine, et respecte très rarement l'équité entre les différents locuteurs.

Dominants et dominés

Certaines "cultures" seraient-elles "supérieures" à d'autres? Quid des efforts en temps, argent imposés à une majorité par une minorité?

2) Préserver la diversité

Evolution inévitable et anodine, la mort des langues?

Un dangereux processus en cours, dont il faut prendre conscience, et qu'il est impératif de combattre pour éviter un appauvrissement culturel.

Les caractéristiques de la «Internacia lingvo» comme alternative:

- Pas de visée hégémonique
- Une régularité sans faille, des possibilités immenses
- Une grande clarté phonétique
- Une conjugaison aussi simple qu'efficace
- Conséquences de la structure

Un apprentissage 5 à 7 fois plus rapide, un rôle propédeutique

3) Viabilité de la solution «espéranto»?

Quelques objections courantes

L'avenir de l'espéranto?

Il est en marche, progresse au "Sud", ce n'est qu'une question de temps, à nous de ne pas gaspiller un temps précieux.

Conclusion: une question de «foi»?

Pas plus que pour ce qui concerne l'aspiration à la paix, à la justice, à la démocratie, l'espéranto n'est une question "religieuse". Il ne s'agit pas d'y "croire" mais de vouloir l'expérimenter, l'évaluer. C'est un outil qu'il convient d'examiner avec **objectivité**, et surtout à replacer dans le contexte plus large d'une économie et d'une mondialisations différentes.

des populations), ce qui constituerait à terme un appauvrissement culturel, ou bien expérimentent puis adoptent une langue-pont qui augmentera la connaissance mutuelle, la tolérance, dynamisera la démocratie et préservera la diversité des cultures et celle des visions du monde.

Bien sûr, je sais, on entend encore dire: «Moi, l'espéranto, je n'y crois pas.» Dernier "argument" des sceptiques qui ne veulent pas s'en laisser conter. Mais est-ce bien affaire de « foi » (religieuse)? Ou à la fois de pragmatisme, ainsi que de conviction politique, éthique et philosophique?



...non! mais de cohérence intellectuelle et politique

On peut très bien ne pas «croire» que la paix soit facile à construire sur Terre, mais cependant oeuvrer pour faciliter son avènement.

La question n'est pas là d'y «croire» ou pas, mais de se demander si la situation actuelle est viable, et surtout... si les conséquences prévisibles dans le futur sont acceptables en termes de **diversité culturelle**, de **démocratie** et de **justice**.

Quand on s'est posé ces questions, et qu'on y a répondu, on peut décider en conscience de se laisser porter par le courant sans rien faire, ou essayer d'agir. Simple question de capacité d'analyse, de volonté... et de cohérence globale.

Bien des problèmes sont à résoudre sur la planète, mais parmi ceux-ci, il en est un dont la solution est relativement facile à mettre en oeuvre, presque à portée de main : la question linguistique.

"Il suffit pour ça, d'un peu d'imagination", comme aurait dit le poète. En politique aussi, l'imagination peut donner des résultats agréablement surprenants.

*D Couturier, enseignante polyglotte
septembre 2002*

1) Quand, parmi des milliers de langues, certaines sont «plus égales» que d'autres

*La langue, cette spécificité de l'espèce humaine, ce support irremplaçable de la pensée, constitue un **pouvoir** et une **arme**. Une arme pour défendre ses convictions, une arme pour se faire respecter.*

La mondialisation va son train, et le besoin de communication internationale va croissant. En Europe, bien sûr. Cette Europe que nous nous épuisons à vouloir démocratique, sociale, écologique connaît le «syndrome de Babel». Des milliards sont dépensés chaque année en traductions et interprétations, quelquefois, avec des résultats médiocres.

Mais pas seulement en Europe...

Le sommet de Johannesburg a été une occasion de plus de se rendre compte que la pratique d'une langue dominante plutôt que d'autres, minoritaires, est un facteur d'exclusion. «Politis» rendait compte, il y a peu (n°715 du 5 septembre 2002), du mécontentement de nombreuses ONG qui n'ont pas pu se faire entendre ni même suivre les débats, du simple fait que leurs membres ne maîtrisaient pas la langue utilisée... et ne pouvaient bénéficier de traductions.

La doctrine officielle de la plupart des états européens pour la communication dans l'Union reste officiellement le multilinguisme. Mais en pratique, on voit bien que certaines langues sont «plus égales

que d'autres». Et surtout, bien sûr, celle qui, bénéficiant de la «vitesse acquise», semble offrir les meilleures chances de diffusion, le plus large spectre de locuteurs.

Le débat qui n'a toujours pas eu lieu

On peut considérer la question linguistique comme une question strictement personnelle, affective, ou de pure commodité liée aux loisirs (tourisme, contacts interindividuels etc...).

Dans ce cas, pour ce type limité de communication, les arguments de ceux qui pensent qu'on «parvient toujours à se débrouiller» sont parfaitement recevables.

On peut aussi considérer que, comme pas mal d'autres domaines d'activité humaine, elle a des implications politiques, économiques, et civilisationnelles.

On aimerait pouvoir dire que, comme d'autres questions vitales pour l'avenir de la planète, le problème des langues, et donc une des solutions envisageables parmi d'autres : l'espéranto, est au centre de polémiques, de débats. Ce n'est hélas pas le cas.

Ainsi, la question énergétique : le nucléaire est-il anodin? Sinon, par quelles technologies, quels choix

Cela ne signifierait pas, évidemment, qu'on renoncerait à l'enseignement de l'anglais : il est bien clair qu'il reste (pour encore un certain temps) un outil de communication très utile à connaître.

Mais l'enseignement de cette langue viendrait **à son heure** dans le cursus scolaire, **et se ferait progressivement moins "incontournable", ce qui libérerait du temps et de l'énergie pour apprendre d'autres langues** : les langues régionales, les langues de cultures d'origine, ou n'importe quelle langue choisie, même parmi les moins "prestigieuses".

Les anglophones devraient - enfin ! - faire, en nombre conséquent, **la moitié du chemin vers les autres peuples.**

On préserverait ainsi la diversité des idiomes, on leur accorderait une égale chance de survie, et on échapperait au **risque bien réel de "glottophagie"** (affaiblissement puis disparition des langues faibles au profit des plus fortes).

Une question de « foi »?...

Le fantasme de "langue unique", s'il a existé dans l'esprit de quelques illuminés sectaires, n'a plus de partisans, et voir en l'espéranto un concurrent, une menace pour les langues qu'on aime, c'est voir les choses par le petit bout de la lorgnette.

Il semble presque certain que l'Europe, puis le monde, ou bien finiront par parler l'anglais (d'abord plutôt mal, pendant une assez longue période transitoire, donc au prix de l'exclusion d'une grande partie

A bien des égards, la migration vers l'espéranto pourrait être à peine moins rapide et facile que celle vers l'informatique du fameux plan IPT, qui, on se le rappelle, suscita de nombreuses résistances de la part des enseignants, des polémiques dans l'opinion publique, et coûta des sommes non négligeables pour un résultat... au début, assez poussif. Il faudrait seulement commencer par mobiliser les convaincus et les volontaires, et on pourrait compter sur une période de transition assez courte, de l'ordre de trois ou quatre décennies (qui sait, peut-être moins).

Il suffirait de très peu de temps (trois ou quatre semaines d'étude, à répartir en plusieurs fois) pour former des enseignants volontaires capables de transmettre les premiers rudiments à des élèves. Les examens, examinateurs et diplômés de divers degrés existent déjà, au niveau national et international. Ils pourraient facilement être adaptés aux systèmes d'éducation de divers pays, voire harmonisés.

Pour cela, la volonté politique d'un seul pays suffirait, car elle entraînerait forcément un autre, puis un autre dans son sillage. Tout ce que les espérantistes demandent, c'est qu'on mette la langue à l'épreuve des faits, qu'on l'expérimente sérieusement et à une échelle raisonnable. Ils savent qu'elle ferait ainsi ses preuves.

politiques en sortir? Rapidement ou très progressivement?

Ou bien la question alimentaire : quelle consommation, et pour qui? Monsanto et les autres multinationales vont-ils sauver l'Humanité de la famine par leurs plantes transgéniques, ou bien n'est-ce qu'une vaste escroquerie économique visant à encadrer toujours plus la production de nourriture au bénéfice d'une minorité de riches actionnaires?

Mais non, on n'en est même pas là : au moins, quand il y a débat, chacun a toujours une chance de faire entendre son point de vue, de le voir examiné, contesté sur certains points, accepté sur d'autres. **Or, depuis un demi-siècle, la question de langue-pont internationale semble ne plus se poser : dans une époque dominée par les grands médias, ce dont on ne parle pas (ou dont on parle peu) n'existe tout simplement pas.**

Depuis le plan Marshall de reconstruction de l'Europe, les échanges économiques, puis culturels et politiques passent en très grande partie par la langue d'un pays dominant qui a, grâce à son rôle de «sauveteur», infiltré tous les domaines des échanges internationaux.

Continuons, (et pourquoi pas?) la comparaison énergétique. Nous vivons depuis des décennies dans une civilisation de la voiture. Le transport vient dans le peloton de tête des gros consommateurs d'énergie, donc est facteur de réchauffement du climat, dont on sait qu'il fait peser de graves menaces sur notre écosystème.

Imaginons un peu...

Imaginons que quelqu'un ait trouvé une technologie permettant de construire un véhicule très économique en énergie, se déplaçant plus vite que les véhicules actuels mais cependant moins dangereux, et très bon marché à construire. On pourrait espérer que si dans un premier temps, cela provoquerait le scepticisme, il finirait par se trouver quelques industriels, voire même quelques gouvernements pour mettre à l'étude des prototypes, et qui sait pour en favoriser la production. On parlerait avec raison de pragmatisme. Et, malgré les blocages que pourraient tenter de faire ceux dont les intérêts seraient ainsi menacés par la nouveauté (penser par exemple au lobby du tabac qui a réussi des décennies durant à occulter le danger potentiel de ses produits...), il y aurait une chance de voir s'imposer enfin le bon sens, dans l'intérêt de la collectivité.

En ce qui concerne les langues, au contraire, on est encore dans le domaine de la soumission aux habitudes acquises. Celui ou celle qui parle d'espéranto passe dans le meilleur des cas pour un(e) illuminé(e), dans le pire des cas pour un(e) casse-pieds monomaniac, un(e) naïf(ve) passéiste, ou pire, quelqu'un qui vise à détruire les cultures existantes. En tous cas, pas pour un pragmatique. On n'écoute pas ses arguments, on ne vérifie même pas les qualités du «produit» qu'il (elle) soutient, propose.



Affiche pour un festival culturel d'espéranto

communauté internationale. Mais cela n'a pu effectivement se réaliser que grâce à une volonté politique : celle des sionnistes, puis des responsables politiques du jeune état d'Israel.

Quels que soient les reproches qu'on puisse faire actuellement à certains dirigeants de cet état, on ne peut en vouloir à un peuple d'avoir voulu défendre son identité, et l'enraciner solidement dans une culture commune liée à une langue.

L'avenir de l'espéranto?

De même que l'émergence, la consolidation, puis la reconnaissance de l'hébreu moderne ont été possibles, en l'état actuel de développement de l'espéranto, et malgré sa faible "visibilité", il suffirait de bien peu de choses pour que s'épanouissent enfin ses multiples potentialités, et que l'opinion bascule.

Si, au niveau européen, on s'obstine dans la voie *affirmée* du plurilinguisme, mais l'utilisation "*de facto*" de seulement trois ou quatre langues, voire de deux dominantes, cela deviendra rapidement insupportable pour les exclus... Le scénario "anglais langue officielle de l'Europe" est évidemment possible, mais loin d'être certain. En tous cas, il est à prévoir que cela ne réglerait pas les problèmes d'un coup de baguette magique, et créerait ou renforcerait de nombreux déséquilibres et inégalités, pour une période dépassant une ou deux générations. Est-ce cela que nous voulons? Le fameux «principe de précaution» ne pourrait-il pas s'appliquer aussi en matière de langues?

Or, dans beaucoup de pays, les espérantophones sont prêts à s'investir pour partager leur outil de communication, il existe une multiplicité de clubs, de matériels pour l'initiation, l'apprentissage, le perfectionnement. Livres, cassettes, vidéos, logiciels, cours en ligne...

Il est de plus en plus présent sur l'internet (tapez "espéranto", et "esperanto", sans accent, dans un moteur de recherche, vous verrez...), et les cours en ligne manquent parfois de correcteurs pour parvenir à satisfaire toutes les demandes d'élèves potentiels.

Certains enseignants espérantistes piaffent d'impatience et d'irritation de ne pas être autorisés à l'enseigner (alors que leurs élèves ne sont pas encore influencés par la vision péjorative qu'en ont certains adultes).

s'ils décident ultérieurement d'apprendre une (ou plusieurs) des langues d'Europe.

Ce rôle propédeutique n'est d'ailleurs pas à négliger même dans le strict cadre de l'Europe : si l'on commence par enseigner l'espéranto très tôt aux petits Européens, il est quasi certain que ce sera un excellent marchepied pour qu'ils abordent plus rapidement et sereinement les langues les uns des autres.

Des études effectuées en Grande-Bretagne ont montré en leur temps que, entre deux classes de même niveau d'origine, les élèves initiés à l'espéranto assimilaient plus rapidement le français... que ceux de la classe ayant débuté le français un an avant eux!

Alors... évidemment on pourrait souhaiter plus "d'internationalité" réelle pour l'espéranto, au niveau de son vocabulaire, ou projeter une autre langue qui serait moins "eurocentrée" que lui. Un tel projet n'est pas à écarter. Il n'en reste pas moins qu'à l'heure actuelle il est tout de même la langue la plus facile à acquérir pour quelque peuple que ce soit.

Il est déjà fort d'une solide communauté, s'est enrichi au fil des années d'une importante production culturelle et artistique (traductions de romans ou oeuvres originales, théâtre, poésie, chanson...). Certaines oeuvres créées dans des langues "mineures" ou peu étudiées (hongrois, polonais, chinois...) ne sont accessibles que dans leur langue d'origine... et dans leur traduction en espéranto!

3) Viabilité de la solution «espéranto»?

Quelques objections courantes

Un certain nombre de gens rejettent l'idée de langue construite, arguant d'une "artificialité" qui la leur fait apparaître "dépourvue d'âme", forcément mécanique et rébarbative. C'est qu'ils ont une "représentation" de la chose, sans jamais vraiment avoir été informés de sa réalité. Outre que de nombreuses dimensions de notre vie quotidienne sont accompagnées de créations humaines (donc "artificielles"), on peut leur rétorquer que "artificiel" signifie aussi "fait avec art".

L'espéranto est une synthèse, mais il n'est pas surgi du néant, pas plus que ne l'est l'hébreu moderne, re-création réussie d'une langue quasi morte, ou du moins limitée pendant des siècles à sa seule fonction religieuse.

On consultera avec profit dans l'ouvrage de Claude Hagège cité plus haut, l'histoire de la renaissance de l'hébreu, impulsée par Ben Yehuda au XIXe siècle.

Ce travail de titan, porté au départ par la volonté d'un seul homme, a dû, pour répondre aux besoins du monde moderne, intégrer une quantité de racines de langues voisines (araméen, arabe...) mais aussi de racines étrangères, les hébraïsant par leur structure grammaticale. Ce projet "fou", qui reçut peu ou pas de soutien à l'origine (au début, même la communauté juive était majoritairement contre ce travail), a fini par donner une langue pleinement fonctionnelle, reconnue par la

L'imaginaire collectif et la réalité

C'est que la question de la langue touche à tout ce que nous avons de plus profond, de plus intime : la langue, c'est ce que nous ont transmis nos parents dès notre plus jeune âge...

Je ne sais pas très bien ce que sont les mythes des autres cultures, mais dans la civilisation occidentale, très liée à la Bible, on trouve : «Au commencement était le Verbe». A tel point que c'est Dieu lui-même qui a institué cette séparation, source de désordres et de conflits (mythe de Babel). Vouloir aller contre, c'est une transgression de taille, et sans doute pour certains est-ce un peu s'attaquer à l'ordre immuable des choses. Cela ne semble pas crédible, et cela fait même un peu peur... Point n'est besoin d'être «croyant» pour avoir une telle attitude : chacun a son psychisme, ses propres références culturelles... et son inconscient.



L'être humain a ceci de vulnérable et de quelque peu handicapant qu'il reconnaît difficilement ses propres lacunes. Le pire des handicaps est «l'ignorance ignorée».

Qu'on soit un assez bon locuteur d'anglais, ou un relatif exclus de la communication internationale, on admet difficilement «ne pas être pleinement capable de...». Ou bien encore, on suppose que les autres, grâce à un enseignement adéquat, des aptitudes meilleures, parviennent mieux que soi (ou parviendront un jour...) à utiliser l'outil linguistique dominant.

A peine sait-on 3000 mots, peut-être 5000 (et quand bien même ce serait 10000!) de cette langue véhiculaire qu'on affirme pouvoir «se débrouiller».

C'est négliger plusieurs facteurs.

En premier lieu, c'est oublier que la grammaire et la syntaxe, qui sont l'ossature d'une langue, ont autant, sinon plus de poids que le vocabulaire. **Ensuite, on sous-estime l'importance politique (au sens large) d'un idiome, c'est à dire, non dans le domaine des loisirs et de la communication «amicale» (j'ai déjà dit que là on peut être moins exigeant), mais dans le cadre de négociations, argumentations, dans des situations conflictuelles qui nécessitent une maîtrise fine et surtout sans faille de la langue.**

Quelle proportion de Terriens peut prétendre pouvoir, en anglais, débattre sur un pied d'égalité avec un Britannique, un États-Unien ou un Australien? Dans cette situation, le non-anglophone a certes ses idées, ses arguments, le schéma de ce qu'il veut dire, mais de temps en temps il hésite, cherche le mot le plus approprié, emploie une syntaxe incorrecte, ou encore doit avoir recours à une circonlocution, faute d'avoir immédiatement à disposition

l'expression adéquate, l'expression qui fait mouche, qui convainc... Tout cela le freine, parasite le développement fluide de sa pensée. Ceci, d'ailleurs, peut également survenir à l'intérieur d'un même groupe linguistique, entre locuteurs issus de classes socio-culturelles différentes, mais c'est un autre problème.

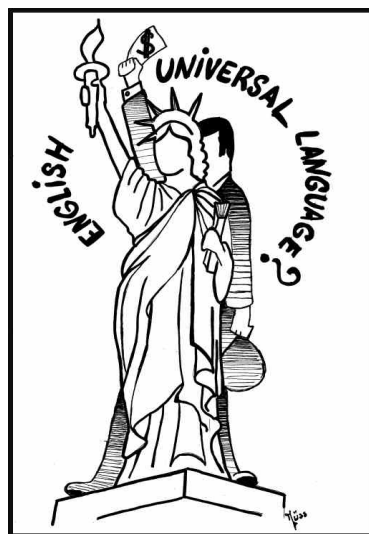
Car la langue, cette spécificité de l'espèce humaine, ce support irremplaçable de la pensée, est un pouvoir et une arme. Une arme pour défendre ses convictions, une arme pour se faire respecter.

Et il est très douteux qu'on puisse convaincre (ou déstabiliser) la plupart des partenaires ou adversaires qui utilisent leur propre idiome, quand on ne le maîtrise soi-même qu'imparfaitement.

Dominants et dominés

De nos jours, et depuis des décennies, l'anglais est très largement enseigné dans la plupart des régions du monde. Il n'est pas pour autant bien maîtrisé (et il est douteux que malgré l'amélioration souhaitée des méthodes d'enseignement, il le soit à moyen terme au même niveau que celui des «locuteurs natifs»).

Pendant quelques milliers d'heures, les enfants de nombreux pays s'efforcent d'acquérir les bases, puis une connaissance effective et pratique de cet outil incontournable. Pendant ce temps, de nombreux petits «Américains» peuvent mener des études jusqu'au niveau bac sans aborder la moindre langue étrangère. On peut supposer sans trop se tromper que le temps ainsi dégagé est consacré à des activités telles que sport, arts (musique...)



ou sciences (ou encore simplement au repos?)...

Le système d'éducation britannique, sans être aussi ignorant du reste du monde, a lui aussi, un moindre niveau d'exigence que beaucoup de pays en ce qui concerne les langues étrangères.

Par contre, la large diffusion de la langue anglaise et son prestige favorisent, dans leur sillage, la vente de tout un tas de produits «dérivés», voyages linguistiques, cours de perfectionnement, et une flopée de produits culturels. Si les pays les plus développés peuvent, à la rigueur, se permettre cet important effort d'éducation, c'est loin d'être encore le cas dans ceux qui ont des structures d'enseignement quasi inexistantes.

Première inégalité.

On entend parfois dire que les habitants des pays du nord de l'Europe sont «meilleurs en langues» (car plus "motivés", et disposant de dispositifs plus efficaces d'enseignement) que les Français, les

On aura même "**ek-pluv-egi**": se mettre à pleuvoir à verse (remarquez au passage la concision).

Cette caractéristique "agglutinante" l'apparente à des langues comme le turc, et aux langues isolantes comme le chinois, et bien d'autres, ce qui explique en partie le succès qu'il remporte auprès du peuple "Han" (des cours sont, ou ont été diffusés à la télévision chinoise, et le pays compte de nombreux clubs d'esperanto, ainsi que plusieurs publications à vocation internationale).

Une grande clarté phonétique

Contrairement à des langues comme le français et l'anglais (ce dernier dont on oublie trop souvent de souligner l'orthographe complexe et la phonétique erratique, source de fréquents malentendus ou incompréhensions), il a une écriture phonétique : se rapprochant de langues comme l'italien et l'espagnol, on lit ce qu'on voit écrit, et on écrit ce qu'on entend : la "faute d'orthographe" est hautement improbable en esperanto. La mauvaise compréhension tout autant.

Une conjugaison aussi simple qu'efficace

La conjugaison est encore plus simple qu'en anglais. Pas de verbes irréguliers, une seule terminaison par temps ("as" pour le présent, "is" pour le passé, "os" pour le futur, "u" pour le subjonctif et l'impératif, et "us" pour le conditionnel, à quoi viennent s'ajouter des temps composés utilisant les participes en "ant", "ont" etc....,

tout aussi simples à retenir). C'est le pronom personnel qui seul distingue les personnes (mi, vi, li, shi, ni, vi, ili).

Conséquences de la structure

Ces caractéristiques font qu'il peut être appris, pour un français, 5 à 7 fois plus vite que l'anglais, pour un niveau de communication équivalent (études menées notamment par l'Institut de Cybernétique de Paderborn). **Imaginez qu'en un an d'étude vous ayez acquis le niveau "bac"!** Et cela, de façon extrêmement ludique.

C'est pourquoi, quand on repousse l'idée de langue internationale auxiliaire au prétexte que ce serait ajouter de la complexité à Babel, ou demander des efforts supplémentaires à tout le monde, on est quelque peu «à côté de la plaque».

Son vocabulaire est issu des racines les plus fréquentes dans les plus grandes langues indo-européennes. Ainsi, le chat ("Katze" en allemand, "cat" en anglais, "kat" en néerlandais, "gato" et "gatto" en espagnol et italien) se dira "kato".

Vocabulaire qui comporte, il est vrai, une forte proportion de racines latines, et en second lieu de racines saxonnes. C'est d'ailleurs à cause de cela que certains lui font le reproche d'une trop grande "européanité".

Mais on peut aussi considérer que cette caractéristique a en même temps un rôle propédeutique (facilitant) pour les non-européens qui, l'ayant appris, retrouveront une partie du vocabulaire

voire une franche opposition, que de curiosité ou d'intérêt...

L'espéranto ne manque pourtant pas de qualités...

Pas de visées hégémoniques

La première qualité, qu'on présente hélas souvent comme une "tare", est justement de n'être la langue d'aucun peuple, d'aucune nation. Pour cette raison, il est difficile d'imaginer qu'il puisse jamais servir les intérêts particuliers des uns ou des autres. C'est en cela qu'il est un choix politique conscient et volontariste, et non la lubie de quelques "doux illuminés" rêvant de voyages et de fraternité. C'est bien parce qu'ils sont profondément conscients des mécanismes souterrains de domination, qu'ils ont une volonté d'autonomie, un souci de justice, que des hommes et des femmes de tous pays se sont engagés volontairement depuis plus d'un siècle dans l'apprentissage de cette langue, et continuent de le faire.

On ne sait pas assez que ses locuteurs actuels se comptent en millions (les estimations varient de deux à huit millions de personnes).

Il est d'ailleurs à souligner que c'est tout de même une performance remarquable d'être parvenu à ce résultat pratiquement sans soutien officiel, et sans la collaboration de la plupart des structures d'enseignement (il y a bien ici ou là des universités qui l'enseignent, et même en France, mais cela reste assez marginal).

Cette volonté de justice et d'égalité est connue sous le terme "d'idée interne".

Une régularité sans faille, des possibilités immenses

En second lieu, sa structure est d'une grande logique et flexibilité, ce qui le rend extraordinairement facile pour quelque peuple que ce soit, en tout cas infiniment plus facile que les langues dites "naturelles" (ou "ethniques"). Sa régularité soulage la mémoire, et les fonctions grammaticales sont immédiatement perceptibles. Il suffit de connaître une racine et les éléments qu'on est en droit de lui adjoindre, pour pouvoir comprendre (même si on ne les a jamais rencontrés), ou contruire de nombreux mots.

Pour un concept donné (prenons, par exemple celui de pluie), tous les substantifs se terminent par "o", les adjectifs par "a", les verbes à l'infinitif par "i" et les adverbes par "e".

On aura ainsi "**pluv-o**", "**pluv-a**", "**pluv-i**", "**pluv-e**" pour "pluie", "pluvieux", "pleuvoir", et un mot... qui n'existe pas en français, "pluvieusement"...

Ceci est ensuite complété par une "batterie" de préfixes et suffixes qui nuancent ou modifient le sens originel. "-eg" est un augmentatif, "-et" un diminutif, "ek-" indique le début d'une action, "-ad" une action qui dure.

"**Pluv-egi**" sera donc "pleuvoir à verse", "**pluv-ego**" une averse, "**pluv-eto**" une bruine, "**ek-pluvi**" se mettre à pleuvoir et "**pluv-adi**" pleuvoir sans interruption pendant une durée assez longue...

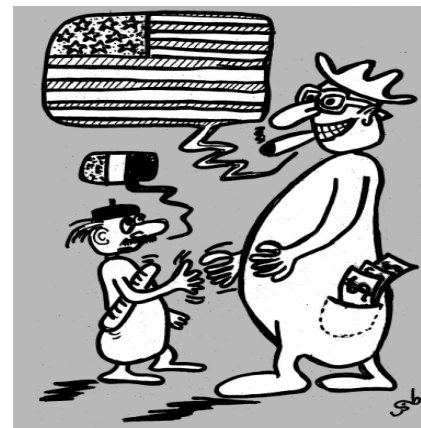
Espagnols ou les Italiens... Mais on néglige de considérer que leurs langues (d'origine germanique) sont assez proches de la langue dite «de Shakespeare». Quiconque s'est un peu penché sur l'allemand, le néerlandais, le danois, ou le suédois a pu remarquer que non seulement le vocabulaire, mais la syntaxe ont de fortes parentés avec leur «cousin» anglais. Ceci explique cela. Les Européens du "nord" sont favorisés par l'usage d'une langue proche de la leur.

A propos d'enseignement des langues, on nous parle sans arrêt de «culture»...

Mais, en ce cas, pourquoi l'Europe entière n'apprendrait-elle pas l'italien par exemple, langue d'un pays à l'histoire culturelle prestigieuse, d'une terre à laquelle la civilisation occidentale doit beaucoup... et aisée à acquérir pour toute l'Europe du Sud, France incluse? Ne serait-ce pas parce que... l'importance économique et politique du pays, et son manque actuel de «rayonnement» excluent cette hypothèse? Pour défendre la latinité, on choisira plutôt le français, qui est loin d'être plus facile. Si l'apprentissage d'une langue est surtout motivé, comme on nous le répète à longueur de temps, par la «culture», **doit-on en déduire que les cultures anglophones sont supérieures à toutes les autres?**

Deuxième inégalité, cette fois entre deux parties d'Europe (Nord et Sud) dont l'une (majoritairement latine) est écartée au profit de l'autre (principalement germanique).

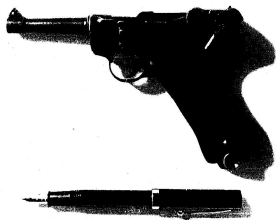
Mais encore, cela n'est pas grand chose, comparé à la situation de millions d'autres habitants de la planète. Les «Hans» (ils se nomment eux-mêmes ainsi, et non «Chinois» comme nous le faisons) éprouvent les plus grandes difficultés à acquérir la logique alphabétique, et surtout flexionnelle (accords, conjugaisons et déclinaisons) de nos langues indo-européennes. Des millions d'Indiens ne parlent non seulement pas l'anglais après plus d'un siècle de colonisation, mais même pas la principale langue ethnique officielle de leur pays. Les exemples sont innombrables et ce n'est pas le lieu de les développer ici.



Alors, qu'en sera-t-il quand ces pays, comme il est à souhaiter, auront pris la place qui leur revient dans la compétition internationale? Nous imposeront-ils à leur tour leurs propres langues? Se plieront-ils enfin à la «nécessité» de savoir l'anglais?

Ou bien... l'Humanité aura-t-elle entre temps exploré, expérimenté, valorisé une autre solution?

La plej efika armilo ne estas tiu, kiun vi supozas!
[la plej efika armilo ne estas tiu, kiun vi supozas]
L'arme la plus efficace n'est pas celle que vous supposez!



"L'arme la plus efficace n'est pas celle que vous supposez" (publicité pour Amnesty International)

Hagège, avec d'autres, considère que c'est globalement un appauvrissement pour la pensée, et partant, pour l'Humanité.

Il se trouve malgré cela un assez grand nombre de gens pour considérer que la large diffusion d'une langue «nationale» (en général, de l'anglais) serait une «chance» pour la collectivité internationale.

Seulement, outre que la pratique commune d'un même idiome ne constitue pas à elle seule une garantie d'inter-compréhension, cette position fait l'impasse sur tout ce qui, dans la culture, est indissociable de la langue : les concepts sont non seulement «désignés» en quelque sorte par les mots, mais bien plus, le mot crée le concept, ou du moins, lui donne une réalité tangible là où l'absence de mot ne procurera qu'une impression, un sentiment, une notion vague et floue. Tous ceux qui parlent assez aisément plusieurs langues savent que de temps en temps, pour décrire une réalité, ils sentent que tel mot de telle langue est plus "adapté", plus proche de cette réalité que ceux qui existent dans une autre langue (voire même dans leur langue maternelle). C'est ainsi qu'on a pu dire que le français était plutôt la langue de la diplomatie, l'allemand celle de la philosophie, etc...

De la même façon que la disparition d'espèces animales et végétales est une perte de richesse naturelle, le processus actuel de disparition des langues nous prive de diverses façons de percevoir, d'organiser mentalement le monde. Inversement, la connaissance multiple (même imparfaite) de langues nous enrichit, nous rend plus

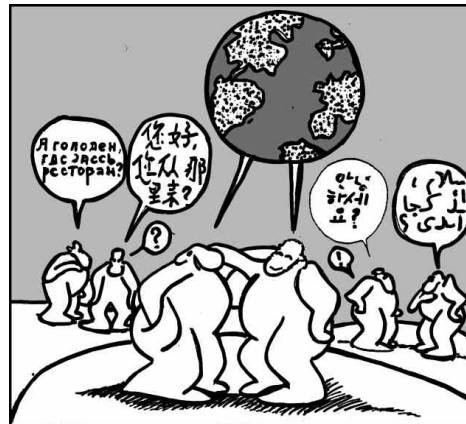
Pour l'instant, bien que quelques signes laissent à penser que les mentalités évoluent, il est exact qu'on peut encore en douter...

2) Préserver la diversité

Evolution inévitable et anodine, la mort des langues?

Si l'on en croit le linguiste Claude Hagège (dans «Halte à la mort des langues»), les mécanismes qui sont à l'œuvre quand un idiome «de prestige» devient de plus en plus employé parallèlement avec une langue «locale», entraînent obligatoirement le dépérissement de la langue considérée comme moins valorisée. Que ce soit par imitation des classes les plus aisées, ou tout simplement pour avoir plus de chances d'assurer leur propre subsistance, les gens dévalorisent et abandonnent la langue "dominée", et c'est toujours l'idiome le plus «fort» qui finit par l'emporter au détriment de la langue des «racines» qui dépérit plus ou moins rapidement. Cela se fait plus ou moins vite, mais il est tout à fait exceptionnel que ça ne finisse pas de cette façon.

sensibles à la différence, plus ouverts aux autres. On ne pense pas exactement de la même façon en anglais, en allemand, en français, en breton, en occitan, en arabe, en chinois ou en russe...



Un monde qui parlerait massivement anglais serait forcément marqué intellectuellement par la culture, et surtout les idéologies dominantes dans les sphères d'influence de cet idiome. Celui qui nomme a le pouvoir, ou renforce son pouvoir.

Les caractéristiques de la «Internacia lingvo» comme alternative

Mais, direz-vous, en quoi l'espéranto est-il susceptible d'avoir une influence positive sur cet état de choses? Ses atouts et qualités sont multiples.

Cent quinze ans d'existence... C'est la durée de vie que compte actuellement cette «utopie réalisée» qui suscite le scepticisme de ceux qui "croient savoir".

Un siècle, pour une langue, c'est largement le temps d'une enfance et d'une adolescence. On ne peut plus parler d'utopie, ni même de «projet». La langue existe, vit, se parle chaque jour. Elle est adulte.

L'«espéranto» ne devait pas se nommer ainsi à l'origine : son artisan l'avait appelée «langue internationale», mais craignant d'être accusé de complot par la police du Tsar, ou raillé par les sceptiques, il avait signé son petit fascicule «Le docteur qui espère» (Doktoro esperanto).

En un peu plus d'un siècle, cette langue a reçu le soutien d'un bon nombre d'intellectuels éclairés, au nombre desquels on trouve Tolstoï, Jules Verne, et plus récemment Umberto Eco. Par contre, elle a reçu relativement peu de soutiens officiels. Celui de l'Unesco, certes, mais on sait bien que si les instances internationales «recommandent», les États "disposent" (ou s'empressent de surseoir...).

En l'occurrence, la plupart des États ont considéré que la diffusion de leur propre culture passait forcément par un refus de tout ce qui n'était pas issu de chez eux. Il fallait avant tout «rayonner» à l'extérieur, faire connaître sa propre civilisation, défendre ses propres intérêts.

Donc, dans l'ensemble, lorsqu'on évoque cette réalité de la «langue internationale», on obtient en retour plus d'indifférence, de scepticisme,